

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 63 (1925)
Heft: 1

Artikel: On est tous frères... pas vrai
Autor: Crostand, R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-219259>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ner plus outre, réclamant aussi acte de démission volontaire et de sa conduite et déportements ».

Cette attitude paraît avoir interloqué le Conseil, car le registre des procès-verbaux laisse un quart de page en blanc... L'année suivante, Benjamin est signalé comme cabaretier. En 1719, au tir annuel du Papegay, il est roi du 1er oiseau et reçoit le prix de 100 fl. donné par L.L. E.E. Et la dernière mention que nous ayons de lui c'est qu'en janvier 1727 sa veuve est « exemptée des cinq florins d'amende auxquels feu son mari avait été condamné le 18 mars 1726 ».

Ainsi finit le madré cabaretier qui s'était permis de pactiser, boire et manger avec le bourreau de Genève. A. W.

Inspection primaire. — La classe est recueillie. On entendrait une mouche voler. M. l'instituteur lui-même, pâle, angoissé, attend silencieusement la prochaine question de l'inspecteur primaire qui est venu se rendre compte des progrès de ses élèves.

La question, qui ne se fait pas attendre, vous a un petit air innocent qui rassure un peu le digne pédagogue :

— Voyons, toi, mon gros, dit l'inspecteur. Si l'on t'offre une part d'orange, que préfères-tu du tiers ou du quart ?

— Le quart, monsieur, répond l'interpellé, à la désolation de l'instituteur qui s'est vainement efforcé de lui adresser un signe d'intelligence.

— Le quart ? s'écrie l'inspecteur. Ne sais-tu pas, bourriquet, que, de ces deux fractions c'est l'autre qui est la plus forte ?

— Je vous demande pardon, monsieur, répond le gosse, à l'hilarité générale. Je le sais fort bien. Mais, depuis que maman me fait prendre de l'huile de ricin à l'orangeade, je déteste les oranges. Avec un quart j'en aurai bien assez !

A MONCHEU MUJI

Prèjidan d'la Konfèdèrahyon.

Nous avons le plaisir de reproduire le spirituel discours patois de Toby di-j-lyudzo, qui fut salué au banquet servi à Bulle en l'honneur de M. Musy, président de la Confédération, par des salves d'applaudissements.

*No vignin dèvan vo, le kà prè a choutà
D'orgouè è dè pleyéji è chuto dè fierlà,
In moujin k'intche-no vo portàdè in man
Le pleyè gran di-j-anà k'on pou betà inman.*

*Vo-j-an don aguilyi ou to fin tyèzèrè ;
Lè Gruèrin po chin chon dzoyà, to redyè.
Chon foà trèti avò po vo charà la man,
La man don Gruèrin, la man dou Prèjidan.*

*Léchidè mè vo dre kemin no chin kontin
Dè vo prèjintà vouè ti nouthrè komplimin.
Te-no-che fyè ko to dè vér'on Gruèrin
Ke tan rido ly-a pu fér'on parlyè zèmin.*

N'a pà tan dè hou-j-an, ke hô per'Intyamou,
On piti mervolè, in loyi, in bredzon,
Ly-alavè in hyithin amon pè lè vani,
La Krochèta a la man, akulyi le tropi.
I chavè kemin no prou bin chè régala
Avi d'la bouna hlyà è dou chère bràta.
Chin ke la fé a vini bin tan dègremilyi
Ly-è poutithre achebin le bon lathi trintchi.
Ache ! foà ti lè-j-an, i vin intrètzantà,
Rèvère chon payi po chè rénvalà.
E chi piti marmo k'irè per lè damon...
Ly-è ora Prèjidan d'la Konfèdèrahyon.
N'è pà pleyè fyè po to chin ; kan mimo ly-è to hô,
Chalù lè piti è ne fà pà le grò.
on retràvè in ly chon bon viljo pérgran
K'onamavè fermo, k'irè tan boun'infan.
In martzin chu chè pà léchèrè on chovini
Ke djémè dè la ya ne chàbrèrè muji.

*Léchidè no vo dre, aprì chtou retrahyon,
Chin que no poran, po le bin dou tyinton,
Vo vèrè dè bon kà chu le payi chènà,
Po l'imbreyà on bokon, po le déboubenà.*

Kan vo cheri lé hà,
Din le payi di-j-ou,
Vo no-j-oublyèri pà,
Nè dè né, nè dè dzou.

*E portan chu forhyi dè vo dre a dèbon
Nè no cherin kontin, vo pori chin fathon,
Chin chèrè, chin pidyi no-j-oublyà ti lè kou
Ke chèrè le momin dè payi lè-j-impou.*

Kan vo-j-ari in man la bocha dou payi,
Krodjidè pi prèvon, ch'aji pà dè tzyouy ;
Chènadè chin kontà déchu nouthron tyinton
Po le ravigotà, on pà dè million.

Po vo rékonninchà, le payi tot'intyè
Dè prèyi le bon Dyu chè farè on dèvé
No le prèyèrin tan ke cherè chur forhyi,
Po vo fère pleyéji, dè bin vo-j-apoyi.
Che vou no-j-akutà, rèpondre à nouthron kà,
Din tota vouthra ya vo cheri bènrà.

Dans une ménage. — Madame. — Comment ! tu es fou ! Par cette pluie continue, tu sors sans chapeau ?

Monsieur. — C'est la mode du temps !

Madame. — Oui, mais le temps reste couvert.

LA HAIE

La Lance, près Concise.

BELLE longeait le chemin reliant le village à la superbe et historique maison domaniale se dressant, là-bas, dans le petit vallon ombré qu'emplit la voix grondante du torrent aux pluies du printemps.

Elle accompagnait la route comme une vieille amie de toujours. Elle faisait partie du paysage. Il paraissait qu'elle devait durer aussi longtemps que sa terre nourricière. Elle était-là bien avant nos générations. Ses arbustes rabougris, noueux, tourmentés, maintenus bas par les coupes annuelles des cisailles, disaient son vieil âge. Elle était si ancienne, qu'il semblait qu'elle ne devait plus ni mourir ni disparaître.

Or, maintenant, cette jolie haie est arrachée. Ses moignons morts, ses troncs, ses branches aux rameaux fourchus sont dispersés sur le champ voisin, attendant d'être réduits en cendres. J'ai frémi à cette disparition. A première vue, j'ai crié à la profanation. Le site était tout autre, modifié, changé, comme une belle tête aux longs cheveux coupés, une plante aux fleurs mutilées, un tableau au cadre brisé. Ce paysage familier apparaissait dépourvu, terne, grand et froid, dans sa nudité inaccoutumée. Même les noyers voisins s'élevaient décharnés, squelettiques, immenses, étendant leurs branches défeuillées par l'automne dans un geste d'effroi et d'envol impuissant, comme angoissés. Cette haie de premier plan habitait les grands arbres, le coteau et la campagne. Nous y étions habitués depuis nos premiers pas. Il faut maintenant s'adapter à son absence infinie.

Elle était le refuge des petits oiseaux, des escargots, des souris, des bouteilles vides. Le lièvre craintif, au sortir des vignes, s'y dissimulait avant de s'élaner dans les champs. Elle offrait son ombre aux fatigués, cherchant un coin tranquille, pour le repos. A la tombée du soir, quand des couples s'en allaient vers le vallon ombreux, propice aux amours, la haie accueillante les couvrait de son aile et il n'est pas un de ces arbustes qui ait ignoré le bruit des baisers, ou la caresse des clairs de lune.

Mais les temps sont durs. L'entretien, la toilette de la haie coûtaient cher. Chaque année, il fallait la tailler, les regains rentrés, à longues et onéreuses journées d'ouvriers. Et ce travail ne rapportait rien, pas plus que le terrain qu'elle occupait. Les pénibles circonstances créées par la guerre ne permettaient plus au domaine de supporter cette dépense. La mort de la haie fut décidée. Victime innocente, elle a expié en agreste holocauste les pertes de change, les soubresauts des cours en bourse, la plus ou moins bonne foi de ceux que l'on cautionne ou oblige, en un mot, la faute des autres.

Et maintenant, la charrue tracera son sillon où était la haie. L'oiseau s'en ira faire son nid ailleurs. L'écureuil et la souris chercheront d'autres cachettes, les couples passeront plus rapides. Les tondeurs de haie ne couperont plus ses rameaux et le bruit des cisailles ne réson-

nera plus comme des ailes de criquet. Son sacrifice, en enlevant au domaine une part de sa beauté, lui rend une parcelle de terrain cultivable et diminuera les frais d'exploitation. Il n'aura pas été vain !

Haie rustique, haie jolie, à tes rameaux, dans mes jeunes années, j'ai accroché des flocons de souvenirs blancs et roses, comme des rayons de soleil à l'aurore ou au déclin du jour. Quand je passerai le long du chemin, je te chercherai. Mes yeux se fermeront pour mieux te voir en rêve. Mais je ne retrouverai plus ta silhouette aimée et je te regretterai toujours.

Divico.

ON EST TOUS FRÈRES... PAS VRAI

Juillet, des chaleurs étouffantes pèsent sur Paris. Dans son étroit bureau ministériel, tout placardé d'avis, Monsieur Benoit songeait :

« Allons, plus que deux petites heures de travail et dès ce soir, mes vacances commencent. — Pour la première fois, un mois entier..., quelle délicieuse chose ! »

Alors, pour tuer le temps, Monsieur Benoit marchait fiévreusement dans la pièce, sa plume oisive à l'oreille, les mains aux poches. On s'imagine, sans peine, avec quelle impatience ce dernier attendait qu'il fût six heures pour laisser là, les ennuyeux dossiers que la poussière fardait de son passage et paraissait vouloir ensevelir.

Aussitôt rentré chez lui, mollement assis dans un fauteuil, Monsieur Benoit discutait avec sa jeune épouse l'emploi de ces quelques semaines. Heureux de pouvoir quitter la capitale au moment le plus torride de l'année, il avait, pour choisir le lieu de son séjour, visité maints bureaux de renseignements, recueilli une bibliothèque de prospectus, acheté le volumineux Baedeker dont il feuilletait les pages.

Après bien des tâtonnements, cette question jamais résolue tomba décisive comme un axiome qu'il faut trancher.

« Voyons, enfin, irons-nous à la mer ou à la campagne ? »

« La mer », répondait Madame Benoit, « cela doit être horriblement cher, — la campagne..., la belle campagne..., l'odeur des prés verts ; — les troupeaux, les chars emplis de moisson ; — les glorieuses robustes regagnant un petit village tranquille... voilà ce qui m'attire follement. »

« C'est vrai », interrompait Monsieur Benoit, tout en relevant la tête de dessus le livre qu'il consultait, « allons à la campagne... en Suisse par exemple. »

Un article venait de lui tomber sous les yeux.

« B... » disait la notice « localité rurale de six cents habitants. De cet endroit l'on jouit d'une vue splendide sur le lac et les Alpes. De nombreux étangs et des blocs erratiques se perdent dans une forêt de pins. Situé sur une vieille route romaine, B... est très ancien, son temple, construit dès 1638 contient les tombeaux de plusieurs de ses seigneurs. »

A ces lignes s'ajoutaient une liste des hôtels, des pensions aux tarifs avantageux, et le répertoire complet des nombreuses excursions sur les montagnes avoisinantes. A l'angle de la page, une photographie très nette montrait l'aspect du pays, agréable en effet, avec sa fuite de plateaux doucement vallonnés, coupés d'agrestes ravins.

Longuement, Monsieur Benoit considéra le cliché ; il se rappela les riants souvenirs que ses amis venus en Suisse, avaient gardés de leur villégiature, cela fortifia son désir.

D'après les documents, l'endroit semblait sauvage ; ce serait, pour eux une excellente occasion de voir la vraie nature, puisque, jusqu'ici, leurs escapades champêtres ne s'étaient bornées qu'à un pays de conventions où la nature appretée tout exprès, s'étalait orgueilleusement. Là, au moins, la réalité entière frapperait leurs yeux : ils verraient les lourds paysans peiner sur leurs terres, des bêtes grasses, des fermes, des fumiers tressés, fouillés par les pattes nerveuses des poules, protégées d'un coq fringant.

Enthousiasmés par ces visions magnifiques, tous deux tombèrent d'accord... ils iraient donc en Suisse. Munis des dernières indications nécessaires, au milieu d'une fièvre bien compréhensible, les Benoit firent leurs malles. Un soir, l'express les emporta ; le lendemain, au petit jour, ils franchissaient la frontière, un nouveau pays s'offrait à leurs yeux.

Debouts à la fenêtre du wagon, ils se voyaient rouler au-dessus de gorges profondes. A chaque ins-

tant, un tunnel les happait dans sa gueule noire puis les rejetait au grand jour d'une lumineuse matinée d'été. Le trajet dura ainsi près de trois heures, puis à un arrêt, une voix cria le nom de B... Précipitamment, le couple descendit, il était arrivé au terme de son voyage.

Devant eux se dresse la gare, toute petite; une plantureuse femme et son mari forment tout le personnel de l'administration et nos Parisiens sont là, désorientés, lorsqu'un jeune homme s'approchant d'eux, s'annonce être un employé de la pension, envoyé par elle à leur rencontre. Sur une petite voiture, le domestique charge les bagages, puis on se met en marche.

La route en faisant bien des méandres à travers champs conduit au village. De loin, on distingue l'arrête rectiligne de ses vieux toits bruns, dominée par la mince silhouette du clocher. Ça et là, des bouquets d'arbres jetés au hasard animent les façades de leurs tapisseries mouvantes. Ensuite, la plaine s'étend jusqu'au lac: nappe d'un bleu intense; puis l'autre rive apparaît, couverte de sombres forêts au-dessus desquelles court la fine dentelle des Alpes neigeuses.

Mais bientôt, le trio fait son entrée dans le village. Aussitôt, de l'embrasure des fenêtres, des visages émergent et l'on peut les voir se pencher curieusement, échanger une remarque dont l'astuce se trahit par la sourire moqueur qui flotte encore sur les lèvres. Les vieilles femmes regardent pardessus leurs lunettes sans interrompre pour cela, l'interminable tricot dont leurs mains usées sont toujours embarrassées.

Et quel joli tohu-bohu!... Au hasard, les maisons dressent leurs façades irrégulières. Péle-mêle, sans alignement, un bâtiment montre un de ses angles, l'auvent de son toit tout mangé de mousse; des habitations modernes et plus hautes semblent narguer leurs modestes compagnes, hausser les épaules.

Devant un portail, le guide alors s'arrête un instant, ouvre la grille, et tous s'engagent dans une allée plantée d'arbres au fond de laquelle se dessine, entourée de lierre, la coquette pension ornée d'une galerie de bois peint.

Madame Benoit jette un coup d'œil aux massifs de la pelouse, tandis qu'au devant d'eux, des servantes en tabliers blancs s'empressent et les escortent jusqu'à leur chambre. Cette pièce aux panneaux gris-bleu, plaît infiniment; Madame Benoit ne cesse de s'extasier sur toutes choses. Par la fenêtre ouverte, son mari observe, dans le parc, un groupe de jeunes filles jouant au croquet, les maillets bagués de couleurs vives tournent entre les doigts agiles. Parfois, la sonnette de la cloche carillonne; on entend des rires, des exclamations joyeuses: « quelle chance!... c'est du hasard!... » et la partie continue.

Le repas de midi, puis celui du soir, groupent pour un instant tous les hôtes de la maison. Aux tables décorées avec goût, des sympathies se nouent; sympathies trop brèves parfois et qui laissent souvent dans le cœur d'impérissables souvenirs. Dans cette atmosphère de gaieté, nos nouveaux-venus ne se sentent nullement dépayés. Au crépuscule de leur première journée de vacances, ils parcourent la forêt épaisse pleines de senteurs agréables. A l'orée du bois, ils font halte pour contempler la chute du soleil. Le ciel, un moment embrasé, se diappe de garance et de pourpre. Plus tard, une étoile s'allume, suivie de beaucoup d'autres; une paix immense se fait.

Emu, songeur, Monsieur Benoit cresse son menton, lorsque, tout à coup, une prosaïque pensée traverse sa rêverie.

« Dis-moi », interroge-t-il en se tournant vers son épouse, « je constate que ma barbe a joliment poussé depuis hier et je crois que ce ne serait pas de trop si j'allais me faire raser, ce soir encore? »

Madame Benoit considère attentivement son mari, acquiesce à sa remarque, puis tous deux reprennent le chemin de l'hôtel. Le portier auquel Monsieur Benoit demande l'adresse d'un coiffeur lui indique le domicile de ce dernier. Du reste, pas moyen de se tromper, car une seule installation de ce genre existe ici et notre barbier logé dans la plus grosse mesure du village, reconnaissable encore au traditionnel plat d'étain qui lui sert d'enseigne et que le moindre vent berce au chant lugubre de ses ferrures rouillées.

D'un pas ferme, Monsieur Benoit pénètre dans l'immeuble. Un corridor étroit le conduit à une porte latérale sur laquelle est clouée la pancarte de « Salon de coiffure ».

Il ouvre, un air lourd imprégné de l'odeur du cigare lui fouette la face. C'est à peine si dans ce nuage de fumée, Monsieur Benoit distingue des groupes de paysans assis à des tables chargées de

littres vides ou demi-vides. A la vue de l'étranger, quelques buveurs saluent le nouvel arrivant qui est là, au milieu du débit, croyant bien s'être trompé. Le tenancier, en manches de chemise intervient.

— Monsieur! que désirez-vous?

— Me faire raser! — Est-ce ici?

— Mais oui, prenez place, votre tour viendra.

Et l'homme explique en montrant de la main une chambre adjacente au café « que le coiffeur se tient là, mais que l'unique fauteuil est occupé, qu'il faut attendre ». A l'ouïe de ces phrases, Monsieur Benoit prend place à une table, dans un angle du débit.

Pour un salon de coiffure, Monsieur Benoit ne s'attendait pas à trouver chose pareille. Par la pensée il revoyait celui de Paris, la salle propre et claire, les glaces magnifiques, les lavabos luisants. Ici rien de semblable, une auberge obscure et basse tient lieu d'antichambre. Cependant, Monsieur Benoit ne peut s'empêcher d'admirer l'ingénieuse disposition de l'échoppe.

En effet, tous ces gens qui attendent patiemment leur tour, ne sont pas, en somme, si pressés d'aller offrir leur tête aux ciseaux ou au rasoir de maître Figaro. Attablés devant un litre de petit blanc, qu'ils dégustent en compagnie d'amis, est une façon ingénieuse de passer une soirée à la pinte, soirée motivée, aux yeux de l'épouse récalcitrante, par la nécessité absolue de se faire raser.

Que de bons mots, le vin aidant, les discussions ne sont-elles pas illustrées? Fort tard, dans la nuit martelée du tic-tac régulier et timide d'une pendule, la veillée se prolonge.

Lorsque la conversation bat son plein, le barbier s'amène, souriant, affable.

« Le fauteuil », il appelle « fauteuil » une vulgaire chaise de paille, est libre. — Monsieur, c'est votre tour. »

Et l'homme à qui s'adressent ces mots, d'envoyer au diable l'importun, ne pouvant interrompre une partie de cartes à peine commencée, un entretien politique passionnant.

Nul doute que dans cette espèce d'association nos deux compères, le barbier-cabaretier et le cabaretier-barbier, doivent y trouver leur compte. Pour l'aubergiste, la chose est évidente, car pas un des clients du coiffeur ne passent là sans consommer. Pour le perruquier, un écrivain judicieusement placé, annonce que les personnes devant se faire raser après neuf heures du soir payent soixante centimes au lieu de cinquante, prix ordinaire d'une barbe. Nombreux sont ceux qui tombent sous le coup de cet arrêté draconien appliqué sans réserve aucune.

Mais ce sont là choses qui échappent à Monsieur Benoit; plongé dans ses réflexions et de plus, abstiné, il n'a pas remarqué les discrètes invitations du tenancier désireux de le servir. Théoriquement fin psychologue, la pratique de cette science lui échappe totalement en présence des sujets, aussi Monsieur Benoit se plait-il à lire sur les visages ce qu'il croit être le signe extérieur des passions qui les dominent.

Cependant, son tour vint. Sans manifester aucune appréhension, Monsieur Benoit pénètre dans la deuxième salle, s'assied sur l'unique chaise de paille, faisant face au miroir dans lequel se reflète, grâce à la porte restée ouverte, l'intérieur du café. Mais un rapide coup d'œil jeté à l'entour, laisse à Monsieur Benoit, le temps d'inventorier les objets. Sur la tablette en faux-marbre de la cheminée, notre figaro a étalé tout son attirail. Les rasoirs, les peignes, les brosses, les fers à friser, les réchauds à alcool, chevauchent les uns sur les autres, en un désordre indescriptible, à côté des poudres, des cosmétiques aux parfums lourds, des frictions aux couleurs de vitraux.

Une serviette nouée autour du cou de Monsieur Benoit l'oblige à renverser la tête. La mousse épaisse du savon lui peint la face d'un blanc laiteux. Alors, avec d'infinies précautions, le figaro attaque la joue droite. — Dans son for intérieur, Monsieur Benoit pense qu'il va souffrir atrocement, mais il n'en est rien, la main calleuse du barbier étant tout aussi experte que celle de n'importe lequel de ses confrères même parisiens. Du reste, Monsieur Benoit s'amuse fort des scènes qui se déroulent à la surface de la glace placée juste devant son auguste personne. Cette disposition lui permet de voir le cafetier s'approcher jusqu'au seuil de la porte. Là un accès de toux secoue son ventre énorme; distraité de son travail, le coiffeur regarde furtivement d'où vient le bruit et voici la petite pantomime qu'esquisse le tenancier: levant sa main droite dont le pouce fortement rejeté en arrière imite le goulot de la bouteille, il fit semblant d'absorber un liquide, puis lustrant sa forte moustache, il hochait négativement la tête. Cette mimique à peine déguisée, disait nettement que le client, pré-

sentement entre les mains du coiffeur, n'avait rien bu.

Fidèlement, l'image réfléchie transcrit les gestes de l'homme. Le barbier toussa à son tour comme si un accord tacite vient de se conclure entre eux. puis le mastroquet disparaît de l'angle visuel.

Avec la même dextérité, le figaro fit nette la joue gauche, l'opération touche à sa fin, lorsque Monsieur Benoit ressent la douleur aiguë que fait une lame mordant à même la chair. Alors, portant vivement la serviette à sa joue, il la retire tachée de sang.

Le barbier, honteux, s'excuse, lave, lui-même la blessure qu'il a la fâcheuse idée de désinfecter à l'aide d'un sel dont l'application fait presque crier de douleur le patient, mais cicatrise instantanément la plaie.

Mécontent, Monsieur Benoit règle son compte, traverse la salle du café égayée de rires étouffés. Dans le corridor, un paysan sorti au même instant l'interpelle:

— Eh bien! mon bon Mosisieu, cela vous a-t-il fait mal?... Bien sûr, il fallait boire un verre avec les camarades... bien que vous soyez de la ville, on est tous frères... pas vrai?

Du coup, Monsieur Benoit comprend la signification exacte de la petite scène aperçue dans le miroir, ainsi que le moyen un peu brutal qu'on a employé pour lui inculquer ce principe d'égalité et de partage qu'il paye de son sang.

Néanmoins, Monsieur Benoit fut le premier à accepter joyeusement son malheur, et, rompant avec ses vieilles habitudes, on le vit dorénavant s'attarder, deux fois par semaine, aux tables de ces braves gens, puis, sans reproche, sans peur et sans rançune aussi, offrir à son bourreau volontaire qui l'accueillait d'un sourire, ses joues délicates et roses.

R. Crostand.

« Rapiats! » à Lausanne. — Le Théâtre Vaudois, — dont la réputation est solidement établie en Suisse depuis dix ans — donne à l'occasion des Fêtes du Nouvel-An, au Théâtre Bel-Air (ex-Kursaal), à Lausanne des représentations extraordinaires de son nouveau grand succès de rire de « chez nous »: **Rapiats!** comédie villageoise en 4 actes de M. Marius Chamot. Les dernières représentations auront lieu samedi 3 et dimanche 4 janvier 1925, à 20 h. 30; dimanche 4 janvier, matinée à 14 h. 30. Voici les titres prometteurs de ces 4 actes: 1. Chez Jules Gobelet; 2. La Foire de Noël; 3. L'Arithmétique à Bonzon; 4. La Revanche à Marc.

Places à l'avance au Magasin Hipp, tabacs, Grand-Pont 10, à Lausanne (Tél. 22.90).

Pour la rédaction: J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



Examen de la vue

et conseils gratuits

Emile TREUTHARDT, Opticien-Spécialiste
« Les Ifs » St-Roch, Lausanne Tél. 45.49
Se rend dans toutes les localités du canton.

AUX SEMEURS VAUDOIS 40, rue de l'Alc. 40
Lausanne
Georges BALLY, Horticulteur grainier. — Semences pour jardins et champs. Arbres fruitiers, Rosiers, etc.

AGENT D'AFFAIRES PATENTÉ COTTENS McE
18, Rue St-François — Lausanne — Téléphone 54.11
Représentation devant tous juges. — Recouvrements.
Recherches et renseignements de tous genres, affaires pénales, plaintes et directions.

ÉLECTRICITÉ LOUIS CAUDERAY
Escaliers du Grand-Pont 4, LAUSANNE
Lustrerie — Porcelaines — Cristaux

PHOTOS Une belle photo est signée
MESSAZ & GARRAUX
14, Rue Haldimand — Lausanne — Téléphone 86.23

TIMBRES POSTES POUR COLLECTIONS



Choix immense
Achat d'anciens suisses 1850-54
Envoi prix-courants gratuits

Ed. ESTOPPEY
Grand-Chêne, 1 Lausanne